



## LES MODES PARISIENNES

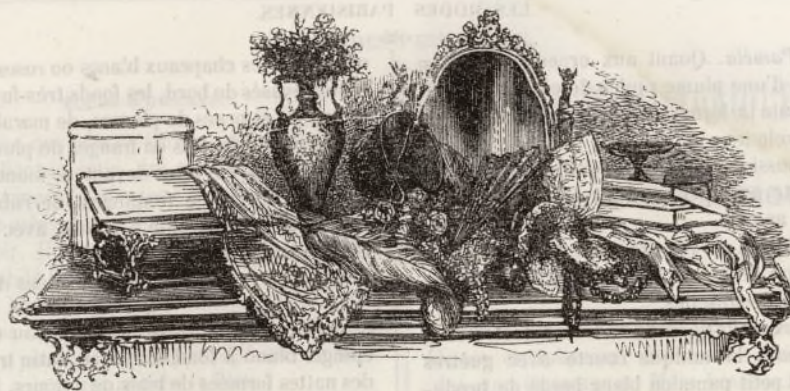
*Modes de M<sup>lle</sup> Romain, r. de la Chaussée d'Antin 18. — Fleurs de M<sup>me</sup> Gilman, r. de  
Ménars 2. — Robes de M<sup>me</sup> Quiller, r. de Choiseul 23. — Corsets de M<sup>me</sup> Dumoulin, rue  
Basse du rempart 44. — Parfums de la Maison Gellé frères, rue des Vieux Augustins 37.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*

*Imp. de Mame, rue Papillon 20, Paris.*

Ayuntamiento de Madrid





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
ÉTUDE HISTORIQUE : NAPOLEON MUSICIEN (2<sup>e</sup> et der-  
nière partie), par ADOLPHE ADAM. — CAUSERIES.  
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



On parle beaucoup de fêtes et de bals, mais jusqu'à présent ces plaisirs sont tous en projets. En fait de positif, il n'y a encore que les spectacles, qui font chaque soir chambrée complète.

Le gris est en faveur aux Italiens, à l'Opéra; on voit beaucoup de robes de cette couleur demi-habillé. La forme adoptée est la redingote ouverte jusqu'en bas de la taille sur chemisette décolletée, et la robe montante derrière et coupée carré devant; les unes et les autres garnies de dentelle. Les manches sont un peu plus courtes que les manches des robes ordinaires; c'est un genre qui tient le milieu entre la robe parée décolletée et à manches courtes et la robe de ville.

C'est aussi une toilette de transition entre les

parures simples et les grandes parures de l'hiver.

Les robes de bal et de soirée sont très-ornées, les volants très-froncés, même les volants de dentelle, qui autrefois se posaient à plat, lesquels maintenant sont froncés. Pour donner encore plus d'ampleur, de *papillotage* aux jupes, madame Célestine Quillet fait mettre, au bas des robes qu'elle garnit de dentelle froncée, une fontange de ruban. Elle met aussi cette fontange de ruban au bas des robes de dessous des toilettes de bal. Ainsi une robe de tulle qui sera couverte de volants de tulle garnis de ruban, de blonde, aura sa robe de dessous bordée d'une fontange de ruban, ce qui fait qu'en ampleur de jupe nous n'avons plus rien à envier aux femmes du siècle dernier, à celles du moins qui ont porté des paniers.

La broderie en soie est toujours en grande vogue. On brode des devants de robe en mérinos, en drap, ou toute autre robe de laine, avec du petit galon de soie. Ce même galon se retrouve sur les coins-du-feu en velours ou en cachemire, au bas des manteaux, ou plutôt autour des manteaux de velours ou de drap.

Les broderies plus riches sont celles au passé; ces dernières sont destinées à orner les robes de soie et quelques riches manteaux de velours.

On porte encore, cet hiver, des chapeaux de castor, mais d'un castor extrêmement léger et bouffant comme la fourrure de cygne; la couleur préférée est noisette. Ces chapeaux s'ornent de plumes et ne se doublent pas.

Pour les petites filles, qui sont très-bien coiffées avec les chapeaux de castor, la forme diffère totalement d'avec les chapeaux de femmes; elle est très-courte de passe et très-évasée de forme,



dite à la *Paméla*. Quant aux ornements, ils se composent d'une plume roulée de côté traversant presque toute la forme, de choux de ruban ou de ruban de velours.

On fait aussi beaucoup de capotes évasées avec fond à porte pour petites filles de trois, quatre, cinq et six ans.

Les pardessus de velours ou de cachemire brodés en galon de soie font aussi partie de la toilette de ces demoiselles.

Quant aux petits garçons de trois à quatre ans, c'est toujours la tunique courte avec guêtres assorties et petit pantalon blanc bordé de broderie anglaise ne dépassant que de peu le genou; le pardessus assorti à la tunique, de forme droite.

Un costume très à la mode parmi l'élégance enfantine de six à neuf ans, c'est un manteau de drap noir en forme de crispin, un pantalon de même drap boutonné des côtés, comme les guêtres, et se terminant du bas en guêtres. On peut ajouter à ce costume une petite veste anglaise. Un chapeau de feutre noir à larges bords légèrement relevés des côtés et orné d'une plume noire complète le costume, qui est à peu de chose près celui du crispin.

Madame Chalet-Rabier (1) a composé, ces jours derniers, un trousseau de mariage qui suffirait pour la placer au premier rang des bonnes lingères, si déjà la chose n'était faite.

Ce trousseau était non seulement remarquable par ces mille détails de la lingerie élégante, qui comprend les bonnets du matin et de la matinée, les mouchoirs, les sous-manches, mais encore par la lingerie d'utilité : les peignoirs de nuit, les chemises, les camisoles-paletots, le tout enrichi de broderie anglaise.

Un très-joli bonnet du matin de cette maison est composé d'entre-deux broderie anglaise et d'entre-deux en valenciennes. Ces entre-deux ainsi alternés rendent le bonnet plus léger que les bonnets simplement brodés à l'anglaise. Ce bonnet a un fond qui fait fanchon, laquelle fanchon est bordée d'un volant en broderie anglaise très à jour. Le devant de la fanchon fait en même temps le bord de la passe, qui est bordé d'un volant.

Pour les toilettes du matin, les robes de chambre en cachemires imprimés à dessins cachemire; madame Chalet-Rabier a de charmants fichus composés d'un entre-deux et d'un volant au bord formant col et jabot; la broderie à dents très-marquées et festonnées à jour au bord : les sous-manches et le jupon du même genre, mais la broderie du jupon très-haute, ainsi que le veut la mode.

Nous avons dit que les toilettes pour les grands théâtres n'étaient encore que demi-parées. Cela

comprend les chapeaux blancs ou roses très-petits et très-évasés du bord, les fonds très-fuyants, très-renversés et ornés de plumes, de marabouts mouchetés ou de plumets en franges de plumes;

Les robes ouvertes devant à manches demi-longues bordées de fontanges, de rubans ou de volants d'étoffe pareille à la robe, avec sous-manches en engageantes de dentelle.

Voici du reste quelques ensembles de toilettes.

*Toilette pour théâtre.* — Chapeau de velours épinglé blanc à fond souple en satin traversé par des nattes formées de biais de velours, le bord de la passe à jour, ce jour couvert dessus de trois petits volants de blonde, le dessous couvert d'un seul volant couvrant tout l'espace; ce chapeau orné d'une plume nouée au bout de brins de marabout. — Robe de moire antique unie, gris-argent, coupée décolleté, carrée devant et bordée d'une fontange de ruban de satin, le devant du corsage garni d'une échelle de nœuds de ruban. Les manches ouvertes dépassant de peu le coude, bordées d'une fontange de ruban avec deux rangs de dentelle en engageantes.

Une autre se composera d'une capote de satin blanc dont le fond est garni d'une spirale de velours épinglé natté et bordé d'un côté d'une petite blonde froncée, le bord sera orné de deux biais de velours épinglé froncé et bordé de blonde. — Robe de velours nacarat, à corsage-veste à basque, qui se continue tout autour du corsage. Les manches demi-longues, larges du bas, avec sous-manches ouvertes garnies de deux rangs de dentelle; col assez grand en guipure dit point de Venise.

*Toilette de promenade.* — Capote de velours vert-Chambord entièrement froncée, bouillonnée, ornée de deux têtes de plumes d'autruche enroulées du côté gauche.

Manteau de velours noir, forme paletot demi-ajusté, brodé devant et au bas d'une large broderie en petit galon de soie.

Redingote de taffetas feu et noir, broché à disposition, guirlande de fleurs et rayures satinées devant, au bord des manches et en devant du corsage.

Capote de velours feutre, doublée de velours épinglé rose, froncé dessus, chaque froncé séparé par une blonde feutre, le fond de la capote souple formant trois crevés séparés par un rouleau de velours ayant de chaque côté un petit volant de blonde feutre.

Manteau de velours couleur pain brûlé, de forme manteau à châle, le châle et le bas du manteau bordés d'une guirlande au passé. Robe gros-bleu en damas sur fond taffetas broché à fleurs bleues et noires, le corsage fermé, à basques petites et taillées en dents rondes bordées d'une petite dentelle noire.

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 54.



## MODES D'HOMMES.

De même que nos célébrités en couture et en modes taillent le satin, les rubans, les blondes, pour en former d'élégantes toilettes de bal et de soirée, de même les tailleurs préparent les costumes du soir. Humann est sous les armes; déjà il fait des habits bleus ou noirs.

L'habit bleu est garni de boutons dorés, unis, pouvant se boutonner jusqu'en haut. La taille dépasse un peu les hanches; la jupe est courte.

L'habit noir coupé comme le bleu.

Le gilet habillé fait par le même tailleur est un piqué blanc brodé à collet droit.

Le pantalon noir est demi-collant sans sous-pieds.

Des bas de soie et des souliers avec petites boucles en argent, la cravate blanche ou noire nouée devant, complètent le costume d'homme pour le soir.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit sur les paletots d'Humann (1), sinon qu'ils sont généralement les plus à la mode de la saison.

LOMÉNIE DE V.

## Détails du Dessin.

Chapeau fait en ruban broché satiné couleur feutre et doublé de velours épinglé rose. La passe est faite de deux rubans froncés à plat. Sur la couture qui joint ces deux rubans est un petit volant de ruban coupé en deux; sur le haut du second ruban est un autre volant de toute la grandeur du ruban, mais froncé en volant à tête. Le fond du chapeau est souple, légèrement froncé, très-fuyant et traversé de deux volants de ruban coupés par moitié; un nœud de ruban est posé de chaque côté de la forme. Le bord de la capote est orné d'un biais de velours épinglé rose couvert de deux petits volants de blonde de soie.

Robe à disposition faite à corsage-veste, les rayures satinées sont satinées par le tissé de l'étoffe. — Bonnet composé d'un petit fond rond couvert de coques de rubans superposés les unes sur les autres; au bord de ces coques est un volant d'application de Bruxelles plus haut des côtés et du derrière que sur le devant; une branche de fleurs roses est posée de chaque côté, un grand nœud de ruban est placé derrière sous le volant de dentelle. Robe de taffetas rose glacé garnie de cinq volants découpés diminuant de hauteur progressivement. Le corsage à basques tailladées tout autour est coupé carré devant et entouré de trois petits volants de ruban qui viennent se réunir devant le long du corsage, ce qui fait six volants devant. Les basques sont entourées d'un volant de ruban froncé. Les manches sont garnies de deux volants découpés surmontés de deux petits volants de rubans posés en ruche; sous ces manches est fixée une engageante de dentelle.

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

## ÉTUDE HISTORIQUE.

## NAPOLEON MUSICIEN.

(SUITE ET FIN.)

Lesueur avait fait partie du Conservatoire lors de son organisation, et il avait même été l'un des cinq inspecteurs. Mais Lesueur, élevé dans une maîtrise, ayant même été maître de chapelle à Notre-Dame, ne comprenait d'autre système d'instruction musicale que celui dans lequel il avait étudié; il fut bientôt en dissentiment avec ses collègues. Il avait la plume intempérante; il publia plusieurs écrits contre le Conservatoire, prétendit que ses confrères avaient ourdi une cabale pour empêcher un de ses ouvrages (la *Mort d'Adam*) d'être représenté à l'Opéra. Bref, l'affaire devint assez grave pour devoir être soumise au ministre de l'intérieur. Le mémoire de Lesueur fut jugé calomnieux pour ses collègues et pour l'établissement dont il faisait partie. Il s'ensuivit sa destitution. Lesueur n'avait d'autres ressources que sa place; ses ouvrages dramatiques étaient peu nombreux et rarement représentés; la misère était près de l'atteindre, lorsqu'il eut le bonheur inespéré d'être nommé maître de chapelle du premier consul. Il fut presque immédiatement chargé de composer la messe du couronnement, et le retentissement de son succès lui facilita la mise à la scène de son opéra des *Bardes*, dont le succès fut immense. Ce succès, il faut bien l'avouer, ne fut pas tout entier dû au mérite de la musique, dont pas une note n'est restée dans la mémoire des amateurs; mais c'était le premier grand succès qui signalât la résurrection de l'Opéra, où pas un ouvrage de quelque valeur n'avait été représenté depuis le commencement de la période révolutionnaire. L'Empereur ne pouvait se dispenser de témoigner hautement sa satisfaction à son maître de chapelle, et il lui envoya une magnifique tabatière d'or avec cette inscription : *L'Empereur des Français à l'auteur des Bardes*.

En 1806, l'Empereur entend à Vienne le célèbre chanteur Crescentini : il le fait venir sur-le-champ à Paris, où s'était établi un théâtre italien depuis quelques années. Crescentini, qu'on pourrait à juste titre appeler le dernier de sa race, puisque cette race ne se perpétue pas et qu'elle ne se fabrique plus, avait un talent d'expression remarquable. A une représentation de *Roméo et Juliette*, de Zingarelli, donnée aux Tuileries en 1808, il fut si admirablement pathétique, que l'empereur fondit en larmes et ne crut pouvoir mieux récompenser le chanteur qui l'avait si pro-



fondément ému qu'en lui accordant la décoration de l'ordre de la Couronne-de-Fer. Cette marque de distinction, dont le chanteur était très-fier, lui valut maints quolibets et fut très-mal accueillie par le public. On a prétendu que l'Empereur avait voulu tâter l'opinion publique, ayant l'intention d'accorder une décoration plus importante à Talma. Quelles que fussent ses intentions ultérieures, cette première tentative produisit un mauvais effet.

Dans cette même campagne de 1806, Napoléon entendit à Dresde un opéra d'*Achille*, du maestro Paer. Paer, dont la réputation était alors presque aussi grande que le fut plus tard celle de Rossini, était engagé par le roi de Saxe. Il suffit que Napoléon exprimât le désir de posséder le compositeur à Paris, pour que le roi de Saxe renoncât à tous ses droits. L'engagement de Paer fut donc le résultat d'un traité diplomatique entre le roi de Saxe et l'empereur des Français, et les avantages stipulés en faveur du compositeur s'élevèrent à la somme de 50,000 fr., garantis annuellement sa vie durant. Malheureusement, le musicien ne donna pendant le règne de l'Empereur aucun ouvrage digne d'une si splendide hospitalité, et ce fut même hors de France et pendant un congé qu'il alla exploiter à Parme en 1810, qu'il fit représenter l'*Agnese*, que l'on peut considérer comme son meilleur opéra.

Un grand événement musical vint tout à coup surgir à l'Opéra. Un jeune compositeur italien, après quelques essais insignifiants au théâtre de l'Opéra-Comique, fut assez heureux pour être nommé directeur de la musique de l'Impératrice. Un autre bonheur pour lui fut le refus qu'avaient fait trois compositeurs, Cherubini, Méhul et bien avant eux Boïeldieu, du sujet de *la Vestale*. Spontini obtint à grand-peine d'être mis en répétition à l'Opéra : il fallut toute la protection de l'Empereur et de l'Impératrice pour l'y maintenir; car les acteurs, rebutés par la difficulté d'une musique qu'ils ne comprenaient pas, parce qu'elle s'éloignait entièrement du style de celle qu'ils avaient coutume de chanter, y mettaient une mauvaise volonté évidente. Les chefs, et même les musiciens d'orchestre, la jugeaient injouable, et le compositeur était à chaque instant obligé de refaire son instrumentation. Les répétitions durèrent plus d'un an, et les frais de copie s'élevèrent seuls à la somme de 40,000 francs. Mais enfin vint le jour de la représentation, et les artistes furent bien étonnés de voir le public saluer comme un chef-d'œuvre cet ouvrage qu'ils avaient jugé inexécutable, se prendre d'admiration pour ces mélodies qu'ils n'avaient pas comprises, palpiter de terreur et d'émotion à cette admirable expression, à la puissance de ces effets qu'ils avaient méconnus. L'Empereur, qui seul avait protégé Spontini, eut raison contre tous les mu-

siciens; ce fut malgré eux qu'il nous dota d'un sublime chef-d'œuvre, et sa protection ne cessa plus de s'étendre sur l'auteur de *la Vestale*. Spontini fut décoré de la Légion d'honneur (croix féconde qui devait lui en faire obtenir tant d'autres!) et nommé directeur du Théâtre-Italien.

Malgré la protection qu'il accordait aux compositeurs, et surtout aux compositeurs italiens, l'Empereur éprouva cependant une vive opposition de la part de l'un d'eux. Ce fut lors de la naissance du roi de Rome. La nouvelle de cet événement fortuné est à peine arrivée dans la ville éternelle, que l'ordre est donné de chanter un *Te Deum* d'actions de grâces dans la chapelle pontificale. Toutes les autorités sont réunies en grande pompe, les musiciens sont à leur poste, l'heure a sonné et rien ne commence. On s'inquiète, on s'informe : le maître de chapelle Zingarelli n'est pas arrivé. On l'envoie chercher à son domicile, il refuse de venir. Rapport est fait aux autorités françaises; un fonctionnaire éminent se rend chez Zingarelli et celui-ci refuse de nouveau, alléguant qu'il ne peut faire chanter un *Te Deum* pour la naissance d'un prétendu roi de Rome; que le seul roi de Rome est Pie VII, et que, quoiqu'il ne jouisse pas de sa liberté, on ne doit néanmoins reconnaître d'autre souverain que lui. Le préfet commence par faire arrêter et conduire en prison Zingarelli, et le *Te Deum* se chante sans le maître de chapelle et malgré sa protestation.

Le télégraphe joue, un rapport est adressé à l'Empereur, et il donne l'ordre de diriger Zingarelli sur Paris. Cette décision est transmise au musicien, qui commence à trembler de sa hardiesse : il s'apprête à souffrir le martyre pour cette sainte cause (car il est fort dévot); il cherche des yeux les sicaires qui doivent l'enchaîner et le conduire à Paris; il n'aperçoit qu'une chaise de poste parfaitement disposée et un monsieur fort poli qui lui remet 4,000 fr. en or en lui disant : S. M. l'Empereur et roi m'a chargé de vous remettre cette somme pour vos frais de voyage. A votre arrivée à Paris, il sera pourvu à vos besoins.

En arrivant à Paris, Zingarelli fut sur-le-champ présenté à l'Empereur : « Monsieur Zingarelli, lui dit Napoléon, vous avez refusé de faire chanter un *Te Deum* pour le fils, refuserez-vous de composer une messe pour le père? » Zingarelli avait fait beaucoup de réflexions en route, il s'inclina en balbutiant quelques mots, où l'on ne pouvait distinguer que *Sire* et *Votre Majesté*, prononcés avec un accent tout particulier.

Comme il sortait des Tuileries, un officier du palais s'approcha de lui, et, lui glissant quelques rouleaux d'or dans la main : S. M. l'Empereur et Roi m'a chargé, lui dit-il, de vous remettre ces 4,000 fr. pour vos frais de séjour. Zingarelli était fort avaré, i. se hâta de terminer la tâche qu'on lui avait imposée pour économiser ses frais de



séjour, et après l'exécution de cette messe, qui eut lieu aux Tuileries, le même officier du palais lui dit : S. M. l'Empereur et Roi m'a chargé de vous remettre ces 6,000 fr. et de vous dire de vous retirer où bon vous semblerait.

Ce fut là toute la vengeance de Napoléon. Zingarelli voulut retourner à Rome, mais sa place avait été donnée à Fioravanti. Il se retira à Naples, où il devint directeur du Conservatoire, et il y est mort en 1837, âgé de quatre-vingt-cinq ans révolus.

Quoique Napoléon préférât la musique italienne, il n'était pas insensible aux charmes de la musique française. Dans ses concerts figuraient les meilleurs virtuoses de l'époque, tant français qu'italiens. Les acteurs de l'Opéra-Comique allaient souvent donner des représentations aux Tuileries et à Saint-Cloud. Napoléon affectionnait surtout les ouvrages de Grétry. Ses opéras, abandonnés pendant les années de la révolution, avaient été repris avec une espèce de fureur au commencement du siècle. On voit que la réaction n'avait pas trop mauvais goût.

Un jour qu'on venait de jouer *Zémire et Azor* aux Tuileries, Napoléon rencontre dans la foule un vieillard qu'il ne reconnaît pas d'abord.

« Comment vous nommez-vous ? lui dit-il brusquement.

— Toujours Grétry, Sire, répond le spirituel musicien.

— Ah! monsieur Grétry, répond l'Empereur, si je ne vous reconnais pas, je reconnais toujours votre musique, c'est celle que j'aime le mieux. Mais pourquoi ne vous voit-on jamais ? et puis ne faites-vous plus rien ?

— Ah! Sire, répond Grétry, quand le rossignol est vieux, il se cache et ne chante plus.

— Mais vous n'êtes pas comme lui, dit vivement l'Empereur, vous, on vous chantera toujours. »

Le lendemain, Grétry reçut le brevet de la Légion d'honneur; Dalayrac obtint la même distinction; et cette faveur, depuis si prodiguée, ne s'accordait alors qu'au mérite le plus éminent. Monsigny, qui vivait oublié et si retiré que bien des gens croyaient son existence terminée, ne fut décoré qu'en 1814, au retour des Bourbons. Méhul, Cherubini et Berton ne devinrent légionnaires que sous la Restauration. Méhul et Chérubini remplirent, pendant tout le règne de l'Empereur, les places d'inspecteur et de professeur au Conservatoire, et si la faveur impériale ne s'étendit pas sur eux, au moins occupèrent-ils une position digne de leur talent et de la haute estime qu'il devait inspirer.

Boïeldieu ne revint de Russie qu'en 1812, et fut presque étranger au règne de Napoléon. Nicolo n'obtint ses deux grands succès de *Joconde* et de *Jeannot et Colin* qu'après la chute de l'Em-

pire. Il est donc bien peu de musiciens marquants de cette époque dont le mérite ait échappé à la sagacité de l'Empereur.

Dans le petit nombre de faits que j'ai rappelés je n'ai pas compris les virtuoses exécutants qui eurent part aux libéralités de l'Empereur. Je sais combien il importe peu à la renommée de Napoléon qu'il ait plus ou moins protégé l'art musical, mais il me semble qu'il n'était pas indifférent pour l'amour-propre des artistes de prouver qu'une aussi complète organisation, qui savait tout embrasser et tout comprendre, n'avait pas été insensible aux charmes de la musique.

AD. ADAM de l'Institut.



## CAUSERIES.

\*. Une maladie alarmante et contagieuse exerce depuis quinze jours ses ravages à Paris.

Nous voulons parler de la *Magdalena-morbus*, qui s'attaque aux Parisiens de toutes les classes de la société, pour peu qu'ils aient eu l'imprudence d'entrer dans le parterre du Théâtre-Français un soir où l'on joue les *Contes de la reine de Navarre*.

Il ne se passe pas une seule représentation sans que les médecins du théâtre ne soient appelés en toute hâte pour donner les premiers soins à des infortunés qui viennent d'être frappés de *Magdalena morbus*; — ils sont pris tout à coup d'une sorte de vertige qui, chez les cerveaux faibles, se transforme promptement en une véritable folie, — et alors ces malheureux se livrent aux actes les plus extravagants.

Quelques-uns se contentent d'applaudir mademoiselle Madeleine Brohan avec une frénésie extrême; ils crient à tue-tête : — Bravo! vive Madeleine, Madeleine pour toujours!

Puis ils lancent leur chapeau en l'air, au risque d'aller coiffer avec leur castor une dame de la galerie.

D'autres de ces malades encore plus exaltés ne se contentent pas de battre des mains, ils cherchent querelle à ceux de leurs voisins qui n'applaudissent pas ou qui, à leur gré, n'applaudissent pas assez.

Dans chaque entr'acte ces champions grimpent sur une banquette et soutiennent à haute et intelligible voix : que Madeleine Brohan est la princesse

La plus belle,



La plus accomplie,  
La plus merveilleuse,  
La plus pharamineuse

qui ait jamais fait son apparition sur aucun théâtre de France ou du Toboso.

D'autres enfin dont le cerveau est encore plus détraqué s'écrient qu'ils jurent à la face du soleil (en montrant le lustre) qu'ils n'auront pour femme que Madeleine Brohan !

Ce ne sont pas seulement des jeunes gens qui éprouvent ces accès de fièvre chaude : — des journalistes, des représentants, des académiciens, des hommes chauves en ont été atteints.

Bien plus, on cite même un célèbre docteur !

Tant que le Magdalena-morbus ne se contractait qu'au Théâtre-Français, les familles pouvaient encore conserver l'espérance de sauver un père, un frère, un mari !

Il suffisait qu'une vigilante tendresse veillât sur ces êtres chéris et les empêchât soigneusement d'assister au dangereux spectacle d'une représentation des *Contes de la reine de Navarre*.

Mais depuis quelques jours des cas de Magdalena-morbus se déclarent dans tous les quartiers de Paris.

On a eu l'imprudence de laisser placarder sur toutes les murailles une affiche de librairie annonçant la mise en vente de la brochure qui renferme la pièce nouvelle de M. Scribe ; et cette affiche est ornée du portrait de mademoiselle Madeleine Brohan.

Les Parisiens qui ont l'imprudence de risquer un coup d'œil sur ce portrait sont exposés à subir les influences de la même folie dont sont frappées les personnes qui vont voir jouer les *Contes de la reine de Navarre*.

On se querelle, on se bat devant ces affiches tout comme au parterre du Théâtre-Français.

Tout à l'heure encore trois pères de famille habitant les Batignolles sont subitement devenus fous en regardant le portrait de Madeleine Brohan placardé au coin de la rue du Croissant.

Nous avons vu emporter les infortunés sur un brancard ; — on avait été obligé de les garrotter.

Espérons que le gouvernement va prendre des mesures énergiques afin d'arrêter les ravages de cette nouvelle épidémie.

Ce qu'il y a de mieux à faire, en pareil cas, c'est de commencer par arracher les affiches ornées du portrait, et d'établir un cordon sanitaire tout autour du Théâtre-Français.

\*. Quelques bons bourgeois se plaisaient à nous répéter cet été :

« Vous attaquez le macadam, vous avez tort... le macadam est sans doute assez désagréable au mois de juillet, en raison de la poussière qu'il cause, mais vous le blâmez aveuglément... attendez l'hiver, et vous lui rendrez pleine justice. »

L'hiver est arrivé ; — hélas ! trois fois hélas ! — les Parisiens en sont venus à regretter les tourbillons poudreux et le simoun des sables du boulevard.

A l'heure qu'il est, à proprement parler, les Parisiens ne sont plus des Parisiens, ce sont des barbets, et quels barbets !

Ce matin j'ai rencontré, dans le passage Jouffroy, un

particulier qui venait de se laisser choir en plein boulevard ; il était tellement couvert de boue qu'il n'était possible de reconnaître son sexe qu'à son chapeau.

Et encore fallait-il y mettre beaucoup de bonne volonté.

Cet infortuné était tombé au beau milieu d'un de ces amas de boue que l'on ramasse soigneusement de dix pas en dix pas, le long des boulevards, à l'aide d'instruments en bois qui ont été également importés d'Angleterre.

Ce produit liquide et jaunâtre a été baptisé par les ingénieurs des ponts et chaussées du nom gracieux de *lait de macadam*.

Un des plus grands avantages du macadam est de produire ce laitage, du moins telle est l'opinion des ingénieurs.

Cette boue, non, je veux dire ce lait, est formée du détritus d'une foule de cailloux cassés qui ne sont autre chose que des petites pierres meulières.

Or, en faisant évaporer convenablement l'eau qui se trouve dans le lait du macadam et en rendant de la cohésion à toutes ces molécules meulières, on arrive à fabriquer d'excellentes pierres à repasser, propres à aiguiser canifs, ciseaux, rasoirs et même couteaux de cuisine.

C'est pourquoi tous les cantonniers du boulevard ont été invités à ramasser soigneusement toute la boue jaunâtre qui couvre le macadam, afin de vendre ce lait aux industriels qui voudront ensuite se livrer à la fabrication des pierres à aiguiser.

Plus il pleut et plus il y a de boue sur le boulevard. Plus il y a de boue sur le boulevard et plus les ingénieurs sont satisfaits ; ils espèrent que le lait de macadam rapportera deux ou trois cent mille francs par hiver à la ville de Paris.

Le moyen ensuite de se plaindre d'un système de pavage qui est d'un si merveilleux produit !

A la rigueur, le gouvernement pourrait demander des dommages-intérêts à tout Parisien qui en traversant le boulevard marche avec peu de précaution et met sur son pantalon plus de boue que le règlement de la voirie ne l'y autorise.

Il est bien évident que, si vous rapportez chez vous un litre du lait en question, vous faites tort au moins de deux sous à la personne qui soumissionne.

Ce n'est pas estimer trop haut le prix du litre de ce lait en le mettant à dix centimes ; — à vrai dire, ce n'est pas du lait, c'est une véritable crème.

J'en appelle à tous les connaisseurs !

Le particulier que j'ai rencontré ce matin dans le passage Jouffroy, après sa chute au milieu du boulevard, avait absorbé pour au moins deux francs du laitage en question : — il y a des gens d'une indiscrétion dont rien n'approche.

Ainsi donc, voilà qui est bien convenu, M. Bineau nous a prouvé que son système de pavage a su joindre l'utile à l'agréable.

En présence de ce résultat, nous n'avons plus qu'à célébrer définitivement cette heureuse invention ; — mais



dans cette circonstance la prose ne suffit pas, faisons un appel à la poésie,

Célébrons à jamais  
Le macadam et ses bienfaits !

LOUIS HUART.



## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Théâtre de l'Odéon. *Sapho*, drame de M. Boyer. — *Les Baisers*, comédie de M. Hippolyte Lucas. — Théâtre MONTANSIER. *Le Monsieur qui suit les femmes*, vaudeville en deux actes de MM. Barrière et de Courcelles.

L'autre soir tout Paris littéraire s'était donné rendez-vous dans la salle de l'Odéon. — Un jeune poète, M. Philoxène Boyer, a eu l'heureux et rare privilège de voir son premier essai dramatique devenir un événement.

Quatre personnages seulement apparaissent dans cette pièce : — Sapho, Anacréon, Erina et Phaon.

Je n'ai pas besoin de vous révéler l'intrigue : — Sapho adore Phaon, pendant que Phaon adore Erina.

Quant à Anacréon, il est plus heureux que tous, il n'aime plus personne ; — triste bonheur du reste, car il doit cette sagesse à ses quatre-vingts ans !

Lorsque Sapho se voit complètement dédaignée, elle monte au sommet d'un rocher et se précipite dans la mer.

Le plus faible des auteurs de l'Ambigu en remonterait à M. Boyer pour la charpente d'un drame, mais tous les auteurs de l'Ambigu se réuniraient vainement à ceux de la Gaîté pour écrire dix vers comme sait les faire M. Philoxène Boyer.

Et puis, où trouverez-vous une Sapho plus belle, plus dramatique, plus passionnée que madame Laurent ? — Cette création est un nouveau et grand triomphe pour l'artiste qui avait déjà tant contribué naguère au succès du *Champi*.

A la chute du rideau madame Laurent a été rappelée, et cette ovation n'était pas un vulgaire *redemandage*, — c'était justice. — Aussi la salle entière l'a-t-elle applaudie avec transport.

Les rôles d'Anacréon et de Phaon ont été rendus avec talent par MM. Bouchet et Martel, — mademoiselle Thérèse est une Erina fort jolie.

La soirée a été bonne pour le théâtre de l'Odéon ; après le succès du drame en vers est arrivé le succès de la comédie en prose.

Jamais M. Hippolyte Lucas n'avait été plus heureusement inspiré qu'en écrivant sa charmante petite pièce

des *Baisers*, — c'est vif, c'est pimpant, c'est spirituel, et, rare mérite, c'est amusant !

Nous sommes en plein dix-huitième siècle : — une jeune dame, — veuve et marquise comme toutes les jolies femmes de cette époque, — s'est retirée dans la maison de campagne d'un vieux docteur qui doit essayer de la guérir de ses vapeurs.

Le vieux docteur est absent, mais voici son neveu qui prend sa houpelande, sa perruque et ses lunettes. Il entreprend la cure de la marquise. — J'oubliais de vous dire que cette marquise est fort superstitieuse, — elle croit même à Cagliostro.

Le faux docteur persuade à sa cliente que les baisers des jolies femmes ont le privilège de rajeunir les vieillards, — et en quelques baisers il se trouve si bien rajeuni qu'il n'a plus que vingt ans. — Ne rougissez pas, ô lectrice pudique, un mariage s'ensuit.

Ce petit acte n'a pas été moins lestement joué que lestement écrit. — Les trois artistes, mesdemoiselles Sarah Félix, Laurentine et M. Moreau-Sainti, ont fait merveille.

Mademoiselle Sarah, chargée du rôle de la jeune veuve, a surtout obtenu un brillant succès. — Cette jolie actrice ne s'est pas montrée seulement excellente comédienne, elle a encore déployé un véritable talent de cantatrice en chantant une délicieuse romance dont la musique a été composée par Halévy.

Comme on le voit, l'Odéon commence à tenir ses promesses ; — et on nous annonce comme prochaines de nouvelles pièces qui renouvelleront la belle soirée littéraire de mardi dernier.

Hector Duchemin est un jeune garçon charmant qui n'a qu'un seul défaut, c'est de suivre les femmes qu'il rencontre aux Tuileries. Un certain jour cette manie l'a mené loin, — elle l'a conduit dans le salon de M. Dermont, — et une fois arrivé, il voudrait bien ne pas y être entré.

Madame Dermont, rencontrée par Hector, a joué à ce jeune homme le mauvais tour d'accepter son invitation à dîner, mais à condition que le dîner aurait lieu chez elle.

Hector se trouve avoir obtenu un tête-à-tête en compagnie de quatorze personnes !

Tout le monde rit au nez du jeune homme qui suit les femmes, — mais rira bien qui rira le dernier.

Voici que notre mystifié reconnaît parmi tous ces invités des messieurs et des dames dont, grâce à sa manie de suivre tout le monde, il a surpris les secrets : — Hector devient la terreur des convives.

Au lieu d'être mis à la porte, ainsi que cela serait arrivé à vous ou à moi en pareille circonstance, ce diable d'Hector arrange si bien ses petites dénonciations, qu'on lui donne la main d'une jeune personne qui, pour l'instant, est à marier dans cette société.

La morale de la pièce est donc qu'on ne saurait trop suivre toutes les femmes que l'on rencontre aux Tuileries.

Cette morale est légèrement inconvenante, si vous voulez, mais la pièce est spirituelle et amusante ; — des qualités pareilles font pardonner bien des défauts, surtout au théâtre Montansier.

Ajoutons que le rôle d'Hector est très-bien joué par Ravel.

LOUIS HUART.





## Explication du dernier Rébus.

Ile, Faune passe montre, E d'ifs hisse IL, sous LE rat porc, 2 la, Muse, IC exécuté, os, café qu'ON sert.  
(Il faut ne pas se montrer difficile sous le rapport de la musique exécutée aux cafés-concerts.)

## LES ÉTRENNES POUR RIRE,

ALBUM DE 25 GRANDES CARICATURES,

Par les dessinateurs des journaux le *Charivari* et le *Journal pour rire*.

PRIX EN NOIR, FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE. 15 FR.

— EN COULEUR, IDEM. 20 FR.

PAR FAVEUR SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS du *Journal pour rire* et des *Modos Parisiennes* SEULEMENT :

EN NOIR, FRANCO : 6 FR. — EN COULEUR, FRANCO : 10 FR.

Pour les mêmes prix on peut se procurer les *Étrennes Comiques*, annoncées l'année dernière et vendues également 15 et 20 fr. aux personnes qui ne sont pas abonnées au *Journal pour rire*.

Envoyer un bon de poste à Aubert et C<sup>ie</sup>, éditeurs, place de la Bourse, 29.



## ALMANACH POUR RIRE

Par les Auteurs et Dessinateurs  
du *JOURNAL POUR RIRE*.  
(Dessins inédits.)

PRIX : 50 C. ; PAR LA POSTE, 75 C.

A Paris, chez Aubert, place de la Bourse, 29.

**J. de Barthélemy**, 7, faubourg Poissonnière.  
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

**Mantelets, Manteaux**, nouveautés confection-  
nées, écharpes et ro-  
bes brodées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, rue Richelieu, 79,  
au premier étage.

**Amandine Faguer**, pour embellir la peau,  
l'adoucir et la préserver du  
hâle et des gerçures. — La supériorité de cette pâte de  
toilette est constatée par dix années d'expérience et de  
succès.

## CAPOTES POUR DAMES,

en feutre et castor, parfaites d'élégance et de bon goût.

**3, rue Vivienne** (vis-à-vis le n° 8).

**Au Sablier-Deuil**, 2, boulevard Montmartre.  
Assortiments complets de  
tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et  
modos particulières; cravates spéciales pour deuil; bar-  
poors, damas laine, de soie, draps, flanelles, etc.

Paris. — Typographie Plon frères rue de Valenciennes 36.